

fier et heureux au fond de l’âme

Bienvenue par Robert Walser Promenades littéraires

Chaque d’entre elles cor-
Bienvenue en promenade littéraire.
Neuf stations transforment Promenades littéraires
Bienvenue par Robert Walser
Promenades littéraires

Poète

Bienvenue par Robert Walser
Promenades littéraires

Poète

Bienvenue par Robert Walser
Promenades littéraires

Cinq randonnées dans les alentours de Bienne suivent les paysages et villages dont a parlé Robert Walser. Quelques passages de ses textes les accompagnent, notamment vers la « Fin du Monde », la Montagne de Boujean, l’Ile St-Pierre et le long des rives du lac.

« Le paysage d’une ville n’est pas un biscuit à se fourrer dans la bouche »
attendu qu’il en serait presque consumé»

obséquieuse suffisance

Vie et œuvre de Robert Walser

 Robert Walser [1878-1956] fait partie des écrivains les plus énigmatiques de son temps. Né à Bienne, il accomplit dans un premier temps un apprentissage dans une banque. Entre 1896 et 1905, il vit surtout à Zurich, travaille en qualité de commis dans des banques et des compagnies d’assurances, mais aussi comme domestique, libraire et « homme à tout faire». Ses premiers poèmes, parus en 1898, lui valent rapidement une certaine réputation et lui ouvrent les portes des cercles littéraires.

 En 1905, après la parution de son premier livre écrit à Zurich, « Les réactions de Fritz Kocher», il rejoint son frère Karl à Berlin, où celui-ci s’est fait un nom en tant que peintre et décorateur de théâtre. Il publie à la suite ses trois romans, « Les Enfants Tanner», 1907, « L’Homme à tout faire», 1908, et « L’Institut Benjamin», 1909. Malgré un succès d’estime, il ne parvient finalement pas à s’imposer dans la vie littéraire de Berlin.

 Habité par un sentiment d’échec, Robert Walser rentre à Bienne en 1913. Il emménage dans une mansarde, à l’étage des domestiques de l’Hôtel de la Croix-Bleue. C’est là, dans des conditions d’une extrême pauvreté, qu’il crée un grand nombre de proses brèves qui paraissent en partie sous forme de recueils : « Kleiner Prosa», 1917, « Poemchenen», 1918, « Seeland», 1930. Mais « La Promenade», récit qui il rédige en 1918, est sans aucun doute l’œuvre majeure de cette époque de sa vie. « Tobold», roman écrit la même année, ne sera pas publié. Le manuscrit est aujourd’hui introuvable, de même que celui intitulé « Theodor», datant de 1921.

 Dès le début des années vingt, Robert Walser vit à Berne où il poursuit son existence de nomade des mansardes. Bien que présent dans de nombreuses revues littéraires et dans les pages culturelles de quotidiens de renom, l’écrivain n’achève plus qu’un seul ouvrage, « La Rose», 1925. D’innombrables textes, dont un roman « Les Brigands», 1925, ne seront conservés que sous forme d’ébauches graphiées.

Début 1929, suite à une crise psychique, Robert Walser est admis contre sa volonté à la clinique psychiatrique Waldau, à Berne, dont il ne sortira qu’en 1933 pour être transféré à la clinique d’Herisan, dans sa commune d’origine. Des lors, il abandonne définitivement l’écriture et vivra encore vingt-quatre ans comme simple patient anonyme. Il décède en 1956, au cours d’une promenade solitaire dans la neige.

1. La chambre d’enfants

RUE DE NIDAU 36, ANCIEN DOMICILE
ARRÊT RUE DE NIDAU [BUS 4, BM]

Extrait de « Les enfants Tanner »
J’ai donc appris tôt à m’enthousiasmer de beaux souvenirs. Je vois la haute maison où les parents avaient une charmante boutique d’articles de mode, où beaucoup de gens entraient pour acheter, où nous, les enfants, avions pour nous une chambre claire que le soleil avait l’air de préférer à toutes les autres. Tout contre notre maison à étages il y en avait une autre toute petite et bâtie de guingois, qui semblait accroupie et écrasée, une maison très vieille avec un toit à pignon très pointu. Elle était habitée par une veuve qui vendait des chapeaux, qui avait un fils et une parente et je crois aussi un chien, si je me souviens bien. Quand on entrait dans sa boutique, elle avait une façon de saluer si aimable qu’on avait du plaisir rien qu’à être là, en face d’elle. Elle vous faisait alors essayer plusieurs de ses chapeaux et vous conduisait devant la glace toujours en souriant.

[...] Tout à côté, c’est-à-dire à côté de la boutique de chapeaux, il y avait une pâtisserie-confiserie toute blanche qui scintillait et vous attirait comme de la neige. La femme du pâtissier nous paraissait un ange plutôt qu’une femme. Elle avait le visage le plus fin, le plus ovale qu’on puisse imaginer ; un visage dont les formes semblaient avoir été produites par la bonté et la pureté. [...] Cette femme avait en tout l’air d’être absolument faite pour cela ; vendre des douceurs, des choses fines, qu’il ne fallait toucher que du bout des ongles si on ne voulait pas leur ôter leur goût délicieux. C’était aussi une amie de ma mère. Ma mère avait beaucoup d’amies.

d’une jolie écriture propre et agile

vive lassitude

4. Misérable

PROMENADE DE LA SUZE 26, MUSÉE NEUHAUS
ARRÊT MUSÉES [BUS 11], PLACE DE LA FONTAINE [BUS 1, 3N, 5, 6, 8]

Extrait de « Poètes »
A la question : comment les auteurs de brouillons, de nouvelles et de romans se présentent-ils généralement ? On peut, on doit même répondre : de manière plutôt négligée et misérable. [...] Si depuis peu, on demande en passant comment et où, c’est-à-dire dans quel genre de logis, habitent et séjournent ces messieurs les écrivains, la réponse est très simple. Il est établi qu’ils se plaisent surtout dans des mansardes pourvues d’une très belle vue, car c’est de là qu’ils jouissent du coup d’œil le plus étendu et le plus libre sur le monde, [...] D’expérience, je peux dire que les poètes, qu’ils soient lyriques, épiques ou dramatiques, chauffent fort rarement leurs chambrettes mathématiques ou philosophiques. « Si l’on respire en été, on peut bien, pour changer, geler un peu en hiver », disent-ils, et s’accommodent aussi bien du chaud que du

froid tout en déployant de grands talents. Si d’aventure, assis à leur table d’écriture, leurs jambes, leurs bras et leurs mains s’engourdissent de froid, il leur suffit de souffler un instant sur leurs doigts d’une haleine chaude ou encore, pour retrouver la souplesse perdue de leurs articulations, de se lever de leur chaise et d’exécuter tel ou tel mouvement et bientôt, la quantité de chaleur suffisante va ressurgir d’elle-même. Les exercices de gymnastique ont en outre un effet très stimulant sur les esprits peut-être surmenés et de ce fait un peu ramollis. Du reste, l’énergie créatrice, les bonnes idées, les joyeuses inspirations et le bouillonnement des choix poétiques sont sans doute à même de remplacer en tout temps, entièrement ou presque, un poêle brûlant.

propriétaire d’une vie intérieure magnifiquement riche

5. Le retour

QUAI DU BAS 45, ANCIENNEMENT HÔTEL DE LA CROIX-BLEUE
ARRÊT PLACE CENTRALE [BUS 1, 2, 3N, 4, 5, 6, 7, 8, 70, 71, 74, 75, BM]

Extrait de « La ville natale »
Le jeune et vigoureux voyageur arriva par le train dans la ville où il était né. L’alentour lui parut plus charmant que jamais. Il entra dans un magasin de cigares et acheta du tabac. Le marchand s’avéra être un de ses camarades d’école. Le voyageur était parti de nombreuses années. Comme il se réjouissait maintenant que tout soit bien resté à sa place dans sa ville natale, [...] L’air était baigné de sombres couleurs d’avril. Quelle surprise aux yeux de l’étranger que l’éclat qui inondait l’atmosphère et tout ce qui l’entourait. Quelque chose de grand et de jamais vu se répandait devant lui et lui fit éprouver une exaltation d’un genre tout à fait nouveau. Il en était heureux et agité tout à la fois, il en tremblait, il aurait pu rire et jouer aussi. Depuis qu’il était arrivé dans cette charmante vieille ville, c’était comme s’il était devenu plus jeune, plus élémé, plus affable.

Les gens le regardaient bonnement et avec amabilité, sans le fixer longuement et gravement de leurs yeux grand ouverts. Tout lui sembla amène et libre et chaleureux et délicieux, les maisons si gracieuses, les arbres si magnifiques. [...] Le voyageur regarda et écouta. Il écouta, écouta encore ! Il poursuivit son chemin très lentement et s’arrêta à chaque instant. Sa légèreté lutait avec une sorte de crainte et de doute qui s’emparèrent de son âme. Finalement, il trouva une petite maison blotie contre le rocher. Dans le délicieux jardin, les arbres étaient si petits. Tout semblait sourire, murmurer et gazouiller. Profonde et verte, l’herbe d’un pré le regardait. Il se souvint de rêveries oubliées depuis très longtemps.

« Le paysage d’une ville n’est pas un biscuit à se fourrer dans la bouche »
attendu qu’il en serait presque consumé»

6. Frémissement

QUAI DU BAS, PARC ELFENAU
ARRÊT GARE [BUS 1, 2, 3N, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 70, 71, 74, 75, BM, POSTE]

Extrait de « La violette »
C’était une sombre et chaude soirée de mars. Je me promenaïs dans ce charmant quartier de villas, riche en jardins. Toutes sortes de regards humains m’avaient déjà effleuré. C’était comme si tous ces yeux me regardaient plus profondément et gravement que d’ordinaire et moi aussi, je regardais les passants plus gravement et plus longuement dans les yeux. [...] Tout sentait très bon, mais je ne savais pas vraiment quoi. Une interrogation muette et agréable flottait dans l’air doux, sombre et suave. Ainsi donc, je marchais et tandis que je marchais, une vague et délicate sensation de bonheur se faufla dans mon cœur. Alors que je m’imaginais traversant un parc magnifique, accueillant et très ancien, une belle jeune femme se dirigea vers moi, vêtue de violet. Son allure était gracieuse, noble son maintien. En s’approchant, elle me regarda de ses yeux bruns

de biche d’une manière étrangement timide. Je la regardai aussi et lorsqu’elle fut passée, je me retournai, car je ne pouvais résister au désir et à l’attrait émerveillé de la voir une fois encore, ne serait-ce que de dos. Tel un personnage imaginaire, cette délicate apparition s’estompa peu à peu au loin. Une douleur brisa mon âme. « Pourquoi doit-elle s’en aller ?», me dis-je. Je la suivis du regard jusqu’à ce qu’elle se fonde dans l’obscurité de la nuit et disparaisse dans un doux parfum, un parfum très doux. Je rêvai alors que j’avais rencontré une grande violette en forme de femme avec des yeux bruns et que la violette avait maintenant disparu.

7. Dimanche

FAUBOURG DU LAC, PAVILLON FELSECK
ARRÊT : FUNIC MACOLIN [BUS 11]

Extrait de « Le rocher »
C’était un soir d’été. L’air était doux. Une brise tiède et légère soufflait sur le rocher où se dresse le pavillon blanc. Il ressemble à un petit temple grec, et on peut déjà le voir de loin à sa manière de s’élanacer des buissons verts. Le rocher surplombe à pic la rive de notre lac. Seuls d’étroits sentiers y conduisent et c’est pourquoi il faut attentivement regarder ses pas. Aujourd’hui, par ce beau soir d’été, toutes sortes de gens tranquilles, des hommes comme des femmes, étaient accoudés à la balustrade du pavillon et regardaient vers la profondeur colorée du crépuscule, là où le lac s’étendait dans son éclat, caressé par la chaleur et les brises du soir. Dans les reflets de son immobilité, l’eau ressemblait à un charmant miroir, et ceux qui regardaient là, en bas, n’étaient guère à même de contempler avec suffisamment d’attention et de ferveur la grande et

2. Les mains moites

RUE DU GÉNÉRAL-DUFOUR 22, ÉCOLE
ARRÊT RUE DE NIDAU [BUS 4, BM]

Extrait de « Les enfants Tanner »
De l’école je n’ai plus grand souvenir, mais je sais qu’elle devait pour moi une sorte de compensation pour la position inférieure que j’occupais à la maison : je pouvais m’y distinguer. C’était une vraie satisfaction de rapporter de bonnes notes à la maison. J’avais peur de l’école et par conséquent je m’y montrais docile ; d’une façon générale, j’ai toujours été réservé et timide à l’école. Les faiblesses du maître ne me restaient pourtant pas longtemps cachées, mais elles me semblaient plutôt effrayantes que ridicules. [...] Une fois, au cours de religion, j’émerveillai mon professeur parce que j’avais su trouver pour désigner un certain sentiment le mot qui convenait exactement ; cela aussi est un souvenir inoubliable. Dans certaines disciplines j’étais du reste très bon élève, mais cela me faisait toujours honte de passer pour modèle et souvent je faisais carrément exprès d’avoir

de mauvaises notes. Mon instinct me disait que tous ceux que je dépasserais pourraient me détester et je tenais à être bien vu. Je craignais même un malheur d’être haï de mes camarades. Dans notre classe, la mode était de mépriser le zèle et c’est pourquoi il n’était pas rare que des élèves doués et intelligents, par mesure de prudence, prissent l’air d’ignorants. Cette conduite, quand on l’avait remarquée, faisait grand effet parmi nous et elle avait, il faut bien le dire, quelque chose d’héroïque, même si c’était de l’héroïsme mal compris. Faire l’objet d’une distinction de la part d’un professeur exposait donc au danger d’être méprisé. Quel monde étrange : l’école !

« Peut-être ai-je commencé à écrire parce que j’étais pauvre et qu’il me fallait une activité accessoire pour me sentir plus riche »

audacieux et gracieux lieu de plaisirs

« Peut-être ai-je commencé à écrire parce que j’étais pauvre et qu’il me fallait une activité accessoire pour me sentir plus riche »

générosité et joie de vivre

7. Dimanche
d’un vert divinement clair et humide
insignifiant personnage de promeneur
Alpenstrasse — Rue des Alpes

retour dans la neige

8. Nostalgie
pour voyager, il faut de l’argent

pour voyager, il faut de l’argent

le monde est vaste

9. Les adieux
le monde est vaste

génie des ruelles

8. Nostalgie

ARRÊT-DE-LA-RIVÉ, LAC
ARRÊT DÉBARCADÈRE [BUS 2], GARE [BUS 1, 2, 3N, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 70, 71, 74, 75, BM, POSTE]

Extrait de « Le lac »
Un soir, après le repas, j’allai encore en hâte au bord du lac, drapé de je ne sais quelle mélancolie pluvieuse et sombre. Je m’assis sur un banc sous les branches dégagées d’un saule et ainsi, m’abandonnant à des pensées vagues, je voulus m’imaginer que je n’étais nulle part, une philosophie qui me procura un bien-être étrange et délicieux. L’image de la tristesse sur le lac, sous la pluie, était magnifique. Dans son eau chaude et grise tombait une pluie minutieuse et pour ainsi dire prudente. Mon vieux père avec ses cheveux blancs m’apparut en pensées, ce qui fit de moi un enfant timide et insignifiant, et le portrait de ma mère se mêla au doux et paisible murmure et à la caresse des vagues. Avec l’étendue du lac qui me regardait comme je le faisais moi-même, je découvris l’enfance qui me considérait elle aussi, comme avec de beaux yeux limpides et

fermé, présageant le silence

comme je restai résolu et obstiné

3. Le héros

RUE DU BOURG 19, THÉÂTRE MUNICIPAL
ARRÊT PONT-DU-MOULIN [BUS 1, 3N, 5, 6, 8, 70, 71]

Extrait de « Wenzel »
C’est le soir du Nouvel-An et nous sommes au Théâtre Municipal. [...] On y joue fougueusement, c’est du moins ce que pense Wenzel, un jeune apprenti en tréfilerie, âgé d’environ dix-sept ans. Il est assis ou debout, en haut, sur la galerie, dont on dit communément qu’elle menace de s’effondrer prochainement. Attention, muni de sa canne, le maire inspecte rapidement le pont de la galerie puis descend dans sa loge ; le pont suspendu tiendra encore bien assez solidement pour cette nuit. Comme ces « Brigands » sont divinement excitants et comme le théâtre est plein à craquer ! On a aperçu quelque chose de vert sur la scène, c’était le pare Amalia. Comme l’éclair, une épée a surgi et un brigand aux jambes fluettes, du nom de Franz, s’est assis sur ses talons, c’est-à-dire qu’il a pris la fuite devant la femme en noir. Ces mots : « Les rois sont des mendiants, les mendiants

désenchanteur de vie

désenchanteur de vie

son roi !» ont été beaux maintes fois. Wenzel en a tremblé. Et puis, il y a eu une scène nocturne dans le genre médiéval. En chemise de nuit, Franz a bondi, pourchassé par la peur des fantômes. Et alors qu’il se comporte comme l’auteur l’a voulu, entendez qu’il se roule par terre en prononçant de terribles paroles, un fabricant de boîtiers de montres hurle de la galerie : « Il est fou !», ce qui provoque un tumulte. [...] L’interprète de Franz jette un regard ardent et noble à la vertigineuse galerie : « Comme le monde manque de compréhension pour le grand art », pense Wenzel. Dès lors, il prend une décision secrète, il sera comédien.

désenchanteur de vie

des marchandises classiques

étoile céleste

comme le théâtre est plein à craquer

3. Le héros
jouera les héros pour commencer

désenchanteur de vie

1. La chambre d’enfants
une cour minuscule

2. Les mains moites

chute de tout le lustre bourgeois

fierté et bonheur au fond de l’âme

une confiserie blanche comme neige

fierté et bonheur au fond de l’âme

le droit de penser

la droite de penser

GARE, PLACE ROBERT-WALSER
GARE [BUS 1, 2, 3N, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 70, 71, 74, 75, BM, POSTE]

Extrait de « Dernière prose »
Cette petite prose est sans doute la dernière que j’écrirai. Toutes sortes de réflexions me font penser qu’il est grand temps que le bergeur que je suis cesse de rédiger et d’envoyer des textes en prose et se retire d’une activité apparemment trop difficile. C’est dans l’allégresse que je vais me mettre en quête d’un autre travail pour que je puisse manger mon pain dans la sérénité. Qu’ai-je fait pendant dix ans ? Pour pouvoir répondre à cette question, je dois premièrement soupirer, deuxièmement sangloter et troisièmement, commencer un nouveau chapitre ou un autre paragraphe. Dix ans durant, j’ai écrit sans discontinuer de petites proses qui ne s’avèrent que rarement utiles. Ce qu’il m’a fallu subir ! Cent fois, je me suis écrié : « Je n’écrirai ni n’enverrai plus jamais rien ! Et pourtant, parfois le jour même, ou le jour suivant, j’envoyais de la nouvelle marchandise, si bien qu’aujourd’hui,